


Aurore Guitry



La Corde sensible

Extrait de la publication

DENOEL

La Corde sensible

DU MÊME AUTEUR

Les petites morsures, Calmann-Lévy, 2007.

Les âmes fardées, Calmann-Lévy, 2009.

Aurore Guitry

La Corde sensible

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2013*

Extrait de la publication

Pour Éléonore

18 février 2012

De l'aéroport d'Orly

Éléonore,

Pardonne-moi de ne pas être passé te voir avant mon départ. Je suis certain que lorsque tu liras ceci, tu comprendras et ne pourras pas m'en vouloir.

Par où commencer pour expliquer ce qui m'a amené là? Le chant de Mahabé y est certainement pour quelque chose, c'est lui qui m'a convaincu de prendre cet avion. Cela doit t'étonner dans la mesure où je me suis toujours arrangé pour le fuir.

Mais il faut admettre que tout a changé depuis notre accident.

Juste avant que notre voiture ne sorte de la route, j'ai eu l'impression d'entendre Mahabé chanter dans l'habitacle. Son chant a accompagné la scène entière, il ne s'est éteint qu'à l'approche des ambulances.

Et tout à l'heure, pendant mon trajet en taxi, il est passé à la radio.

Ce matin, j'ai réservé mon billet sans réfléchir et fourré mes affaires dans le sac de voyage noir tout défoncé —

celui dont tu as toujours voulu que je me débarrasse. Puis j'ai foncé à Orly. Mais dans la voiture, je me suis mis à douter. J'ai regardé mon billet pour Rome en hésitant. Cette partition existait-elle? Réussirait-elle vraiment à te ranimer? Ma raison commençait à prendre le dessus. Je me disais que le chagrin m'avait rendu trop crédule; que mon père et ses satanées lubies m'avaient égaré; que ma place était auprès de toi, à l'hôpital. J'allais dire au chauffeur de faire demi-tour. Et c'est à ce moment-là que j'ai à nouveau entendu le chant de Mahabé, celui qui aidait notre ferme africaine à entrer dans la nuit.

J'ai un instant cru que ma culpabilité me faisait halluciner. Depuis l'accident, ça m'arrive souvent de percevoir des cris, des bribes de conversation, des hurlements de sirènes. Mais cette voix-là, elle était bien réelle.

En l'écoutant, j'ai revu les plis naissants de ton visage tracer les routes du temps qui passe. J'ai revu tes yeux fermés dans la pénombre de notre chambre, senti tes ongles s'enfoncer dans mes bras pour me retenir en toi, m'épuiser en toi. Des années qui ont défilé sur ce chant.

Après ça, je ne pouvais plus rester.

Je viens d'embarquer. Il m'est impossible de reculer à présent. Aussi insensé que cela puisse paraître, j'ai peut-être trouvé le moyen de te sauver. Un remède improbable, une partition.

Dire que c'est mon père qui m'a rendu espoir. Mon père et sa musique.

Aujourd'hui, il aurait fêté ses soixante-douze ans.

Ça me fait tout drôle de m'en souvenir.

Ces dix dernières années, j'avais appris à oublier son existence. Depuis ce matin d'octobre où il m'a viré de la maison en m'interdisant de revenir, j'étais bien décidé à le chasser de ma mémoire. Lui, son piano, et ses anniversaires.

Tu te souviens du jour où on s'est rencontrés, toi et moi ? Sur notre palier ? Tu étais en route pour quelques courses, moi je rentrais d'un rendez-vous avec François. Tu avais emménagé deux semaines plus tôt. Ton arrivée avait fait un boucan infernal. Les pas montaient sans rythme, les voix résonnaient dans la cage d'escalier, la cloison qui nous séparait tremblait sous les rires. Moi qui choyais ma tranquillité, j'ai un moment craint de devoir y renoncer. Puis, à la tombée de la nuit, les bruits se sont éteints, les pas se sont éloignés et le silence est revenu ; un silence aux variations différentes de celui auquel je m'étais habitué. Moins franc. Derrière la paroi, je percevais une sorte de murmure indistinct — celui de ta chaudière, apprendrais-je plus tard. Le lendemain, c'est l'écoulement de ta douche qui a envahi ma chambre, puis la douce mélodie de ta démarche, régulière et cadencée. Le soir venu, ta voix a parachevé ce tableau sonore et m'a rendu fébrile.

Les jours suivants, il m'a été impossible de travailler. Je devais pourtant rendre mon premier roman à François. Il m'avait fixé une échéance que ta présence, dans la chambre d'à côté, ne cessait de repousser. J'essayais d'écrire la nuit, pensant que ton sommeil me faciliterait la tâche. Mais il

suffisait d'une toux ou d'un craquement pour m'arracher à mon livre. Les pires moments pour moi étaient ceux où tu sortais. J'avais appris le couinement particulier de ta porte. Chaque fois que ta clé tournait dans ta serrure, je me tenais prêt à bondir sur le palier. Puis je m'imaginai engager la conversation, bafouiller de timidité et mon projet avortait.

À la fin de ta première semaine dans l'immeuble, j'avais la tête d'un égaré. À l'issue de la seconde, je frôlais la démence. Je ne sortais plus, angoissé à l'idée de te rencontrer par hasard et de ne pas trouver les mots pour te retenir. Jusqu'au jour où François a menacé de venir chez moi si je ne lui apportais pas les derniers feuillets de mon manuscrit. J'ai passé la nuit à ma table, des boules Quies enfoncées dans mes oreilles, la main accrochée à mon stylo. Le résultat n'a pas été très concluant, comme tu le sais. François m'a renvoyé chez moi avec la moitié à réécrire. J'étais tellement chamboulé par son désaveu qu'en grimant l'escalier, je n'envisageais plus de tomber sur toi.

— Bonjour. Je suis votre nouvelle voisine, Éléonore.

Interdit. Désarçonné par ce corps que mon imagination n'aurait jamais pu inventer. Ta chevelure fauve, tes yeux verts, ta bouche aux contours parfaits...

— Bonjour.

C'était tout juste un murmure et mon sourire ressemblait davantage à une grimace de douleur. D'ailleurs, tu tournais déjà les talons pour descendre les marches.

— Ça vous dirait de boire un verre avec moi? J'ai quelque chose à fêter.

Et voilà comment la pire réplique de mon existence, une

tentative de séduction lamentable, a ouvert la voie à des années de vie commune.

N'importe qui à ta place m'aurait pris pour un abruti — et avec raison. Mais toi, tu as dû me trouver attendrissant. Tu as renoncé à faire tes courses, tu es même restée chez moi jusqu'au petit matin, à m'interroger sur tout. Un questionnaire auquel je me suis soumis en bredouillant toujours. Je t'ai appris tout ce que tu voulais savoir : mes envies d'écrire en silence pour fuir la musique, mes galères et mes rêves de voyage. Mais quand ton intérêt s'est porté sur ma famille, que j'ai vu ressurgir le visage de mon père déformé par la rage, hurlant son indignation à l'idée que j'abandonne ma carrière de pianiste, je me suis tu. Pas longtemps. Juste assez néanmoins pour que tu comprennes : les circonstances avaient fait de moi un orphelin. Mon passé te serait caché.

Pour le moment du moins.

J'ignorais encore que tu n'étais pas du genre à renoncer.

C'est toi qui m'as convaincu de retourner dans le quartier de mon enfance avant notre départ pour l'Afrique. « Il faut que tu le voies, que tu lui dises au revoir », avais-tu murmuré un soir pendant que je te caressais.

J'ai eu beau résister en silence, tu as persévéré avec tendresse. Je ne te l'ai jamais dit mais je t'ai toujours soupçonnée d'avoir voulu mettre un visage sur mes origines et les yeux de mon père sur ma colère. Ça t'angoissait de ne pas connaître le personnage principal de mon enfance. Parce que tu détestes les zones d'ombre. Tu voudrais de la lumière partout. Dans notre maison, le jardin, nos vies.

Ce lundi-là, c'est uniquement pour toi que j'ai accepté de retourner chez mon père. Je me souviens même du jour, tu vois? Un lundi. Plutôt de bon augure pour faire table rase de son passé. C'était surtout l'occasion de te prouver que mon père ne m'aimait pas, que son affection pour moi avait toujours varié en fonction de mes gammes et de la passion avec laquelle j'interprétais ses partitions, qu'il avait cessé de me considérer comme son fils le jour où j'avais arrêté de le voir comme mon maître.

Quand nous nous sommes arrêtés devant la porte de son appartement, je me rappelle que tu as pris ma main. Au contact de ta paume, je me suis rendu compte combien la mienne était moite. Tu as senti que je changeais d'avis, que je voulais rentrer faire nos bagages et enterrer cette affaire pour de bon. C'est pour ça que tu as enfoncé la sonnette d'un coup, sans prévenir. Tu savais très bien que ce carillon familial me couperait les jambes.

Tout ce qui a suivi a rejoint le défilé d'images insensées orchestré par mes nuits de fièvre africaines. Le pas lourd du père réglé comme un métronome, le son de sa voix odieuse lorsqu'il a marmonné derrière la porte : « Qui est-ce? » Mon silence et toi, bredouillant : « Je suis Éléonore, la compagne de votre fils. Nous sommes venus pour... » Et enfin le verdict sans appel qui m'a pétrifié de honte : « Mon fils est mort, mademoiselle. Maintenant déguerpissez! »

Nous sommes restés longtemps plantés sur le palier. Tes doigts se sont resserrés sur les miens mais tu n'arrivais pas à détacher tes yeux du judas. Tu refusais d'admettre que ton beau-père te fermait sa maison. De mon côté, une suc-

cession de sentiments contradictoires enterrait mon père pour de bon.

En entendant les premières notes de *La Pathétique* résonner dans l'appartement de mon géniteur, j'ai finalement trouvé le courage de t'emmener loin de cet endroit de malheur.

Depuis, on n'a plus jamais reparlé de cet incident. D'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi? Nous le reconnaissons tous les deux : je ne m'étais pas trompé. J'étais bien orphelin.

Mon père m'a recontacté le mois dernier. J'ignore comment il s'est débrouillé pour avoir mon numéro de téléphone. À vrai dire, je ne m'attendais tellement pas à ce coup de fil et à la rencontre qui s'est ensuivie que je n'ai même pas pensé à lui poser la question.

Toi et moi, nous étions rentrés à Paris cinq jours plus tôt. L'Afrique et ses odeurs m'imprégnaient encore. J'avais passé la journée avec toi, à te regarder dormir sur ton lit d'hôpital. Depuis que tu n'ouvrais plus les yeux, je n'arrivais plus à fermer les miens. J'étais épuisé. J'avais échoué à la terrasse d'un café pour reprendre des forces avant de rentrer seul chez nous. Le serveur m'énumérait les différents vins blancs qui figuraient sur la carte quand mon portable a soudain vibré dans ma poche.

En voyant le numéro s'afficher à l'écran, mon cœur a battu une mesure pleine de doubles croches après une journée de blanches et de silences. Si bien que j'ai failli ne pas décrocher.

— Vous ne répondez pas? m'a demandé le garçon de café en observant mon air perplexe.

« Et pour lui dire quoi? » avais-je envie de lui rétorquer. Mais trop tard. J'avais déjà ouvert l'appareil.

— Fils?

Tel fut le premier mot prononcé par mon père après dix ans d'absence. Une question laconique m'interrogeant sur nos liens du sang.

Moi, j'étais muet. Je n'avais jamais su quoi lui dire. Et dix ans de séparation n'avaient rien arrangé.

— Fils, a-t-il repris. Il faut que tu viennes. C'est... c'est important.

Rome

J'ai pris possession de ma chambre il y a une heure.

Je suis descendu dans une petite pension sans prétention dans le Trastevere. C'est Michel qui me l'a conseillée. Il y a séjourné avec Agnès l'année dernière, une surprise qu'il lui avait réservée pour son anniversaire. Je me demande s'ils ont dormi dans ce lit.

Il ne restait que cette chambre. Elle est spacieuse mais terriblement sombre. Sa terrasse donne sur une cour intérieure, un puits noir encerclé par trois autres bâtiments. Il faut se tordre le cou pour voir le ciel. Cette grotte isolée et silencieuse est l'endroit idéal pour achever le récit de mes retrouvailles avec mon père.

Je crois que c'est de lui que je tiens ma préférence pour le travail de nuit. Il a toujours été un noctambule. Autre-

fois, il aimait jouer dans un silence complet, une fois la ville plongée dans la pénombre. J'imagine que ça lui donnait l'impression de surfer sur le sommeil des autres.

François m'avait invité à passer chez lui avant de retourner dans mon ancien quartier. Il avait rempli sans relâche le petit verre qui était censé me donner du courage. J'aurais dû me douter que l'apéro dégénérerait. C'était trop souvent le cas avec lui.

Quand je suis arrivé sur le pas de la porte de mon père, j'étais saoul.

J'ai mis mes pieds là où tu avais posé les tiens des années plus tôt et appuyé très fort sur la sonnette. Un rai de lumière étrange glissait sur le paillason. Il semblait indiquer l'emplacement vide à mes côtés.

Comme je m'y attendais, mon père ne dormait pas. Mais son pas lent et régulier a tardé à se faire entendre.

C'était grave.

Ce calme inhabituel me le confirmait. Sinon pourquoi m'aurait-il appelé? Moi qui avais souhaité sa mort, je sentais que j'allais bientôt être satisfait. Alors j'ai de nouveau appuyé sur la sonnette et la réponse a été immédiate : « Une minute! Oh! » S'il était mourant, il n'aurait jamais crié.

Un bruit étrange, une sorte de couinement, s'est approché de la porte. Et quand elle s'est entrebâillée, j'ai pâli. Mon père ne marchait plus. Il était en chaise roulante, forcé d'associer à ses mouvements une musique qui n'était pas la sienne. Il avait maigri aussi. Ses pommettes

semblaient s'être brisées. Il avait perdu beaucoup de cheveux et des ronds de chair rose décoraient le sommet de son crâne. Mais c'est surtout l'état de ses mains qui m'a inquiété. Mon père prenait toujours autant soin d'elles que de son instrument. Il les entretenait et les protégeait avec dévotion. Personne ne pouvait approcher ses mains de trop près. Chacune de ses caresses était aussi précieuse et éphémère que les morceaux qu'il interprétait. Et là, ses doigts, autrefois aussi blancs que les touches du clavier, étaient parcourus de sillons bleus, de veinures rouges. Ils étaient décharnés et crispés dans une posture grotesque. Mon père ne jouerait plus jamais. Même s'il était revenu sur la promesse qu'il s'était faite et avait voulu se remettre au piano, il n'en aurait rien tiré.

— Eh bien, ne reste pas là ! Entre ! bougonna-t-il.

J'ai mis quelques secondes avant d'obtempérer. Je redoutais de me retrouver seul avec ce vieil homme, dans cet appartement qui puait la poussière, le tabac froid et le vieux papier. Finalement, j'ai franchi le seuil en essayant de ne pas laisser mes yeux s'attarder sur le fauteuil roulant.

L'appartement avait vieilli comme mon père.

Pour accéder au salon, il faut remonter un long couloir rempli de tapis persans et de guéridons anciens, à peine éclairé par une petite lampe. Lorsque j'étais gamin, je le traversais toujours le ventre noué. Parce que j'étais conscient de ce qui m'attendait au bout : mon père et sa musique. Ce soir-là, pourtant, je me suis rendu compte qu'une sorte de curiosité avait remplacé ma peur d'enfant. L'alcool m'avait immunisé contre les effets du souvenir. J'étais devenu un simple visiteur dans un musée.

J'ai tout de suite reconnu le canapé rouge malgré le voile grisâtre qui recouvrait sa housse en velours ; la table basse en verre qui, le matin, scintillait dans les rayons du soleil ; les chaises cannées qui mettaient mon dos au supplice, et les photos sur la commode : mon père en concert à Moscou, Rome, Berlin et New York ; une image de moi en adolescent dégingandé, me forçant à sourire après avoir obtenu le deuxième prix du conservatoire. Et enfin, un cadre isolé qui m'avait accompagné durant toutes les heures pénibles de mon existence. Mon icône. Le seul souvenir de ma mère que mon père ait bien voulu épargner.

Je me rappelle t'avoir parlé d'elle une nuit de mousson africaine. Un rideau de pluie s'était abattu d'un coup. Après la sécheresse, la terre d'Afrique et notre pauvre baraque n'étaient plus habituées à essuyer un tel déluge. Je te revois danser dans la cour, tes cheveux plaqués en arrière, tes pieds dans la boue, ta robe bleue épousant tes courbes au lieu de les suggérer. Tu avais foncé dans la maison pour nous aider, Mahabé et moi, à poser des bacs, des seaux et des casseroles en dessous des cascades qui s'invitaient chez nous. Ensuite, il y avait eu une coupure d'électricité. À cette époque-là, on n'avait pas encore investi dans un générateur. Mahabé était donc allée nous chercher des bougies et une vieille lampe à pétrole dans sa maison. Quand on s'était retrouvés dans notre chambre, que ton corps en sueur s'était collé au mien, je t'avais parlé de ma mère. Parce que j'avais reconnu son visage parmi les ombres que le photophore dessinait sur le mur.

Tout ce que je savais d'elle, c'était son sourire. Sur la photo du guéridon, elle posait assise sur un rocher, au sommet d'une montagne pelée, les yeux clos et la tête tournée vers la lumière.

Je t'avais confié combien cette femme m'avait toujours paru vulnérable... À côté de mon père, l'homme inflexible. J'imaginai maman dépérir près de lui et disparaître. Je sais qu'elle est tombée malade, qu'il existe une explication médicale à sa mort, qu'elle a succombé à un cancer foudroyant peu après ma venue au monde. Pourtant mon esprit d'enfant ne pouvait pas s'empêcher de voir en mon père son meurtrier.

Le soir de l'orage, tu l'as défendu et ce, malgré l'affront qu'il nous avait fait. Je sens encore tes doigts caresser mon torse pour étouffer ma colère et humaniser mon père. « Il a dû l'aimer passionnément, tu sais. Sinon pourquoi refuserait-il de t'en parler? Pourquoi aurait-il caché toutes les photos d'elle? Mets-toi à sa place. Qu'est-ce que tu ferais, toi, si j'étais emportée... » Et là, je t'ai fait taire avec un baiser. Je t'ai serrée dans mes bras pour me prouver que ça n'arriverait pas.

Si j'avais su...

En m'approchant de la photo de maman le soir de mes retrouvailles avec mon père, je jure que c'est ton visage que j'ai vu. Le cliché s'est grêlé de taches de rousseur. Ses cheveux ont roussi et ton parfum a semblé flotter un instant dans le salon.

— Cette photo t'a toujours intrigué, n'est-ce pas?

*Composition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain
Achevé d'imprimer par Corlet Imprimeur
à Condé-sur-Noireau, en mars 2013
Dépôt légal : mars 2013
Numéro d'imprimeur : 154218*

ISBN 978-2-207-11575-6./Imprimé en France.

250796



La Corde sensible Aurore Guitry

Cette édition électronique du livre
La Corde sensible d'Aurore Guitry
a été réalisée le 03 septembre 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207115756 - Numéro d'édition : 250796).

Code Sodis : N55083 - ISBN : 9782207115770

Numéro d'édition : 250798.